

sée. Un léger sourire esleura ses lèvres, et deux larmes mouillèrent ses deux yeux ; elle se rappelait tout.

Maman, dit encore la jeune fille en lui présentant le livret, lisez. La pauvre Dame essaya de lire à travers le bouillard qui obscurcissait ses yeux, mais inutilement. La jeune personne s'aperçut alors de l'émotion qu'éprouvait sa mère. Qu'avez-vous donc, Maman, vous paraissez tout émue ?—Que veux-tu chère enfant, eut à peine la force de répondre la vieille Dame : ce tableau me paraît admirablement peint, et sans doute c'est l'œuvre de quelque grand artiste.—Oui, Maman, ce tableau est un vrai chef-d'œuvre ; mais le chiffre qui se trouve dans cette peinture, c'est le vôtre ; ce mouchoir, il vous en reste de semblables, vous m'avez dit l'avoir perdu un soir en allant chercher de mes nouvelles. Comment se fait-il. . .

Chut ! fit la mère en posant un doigt sur ses lèvres décolorées ; Allons-nous en, ma fille, je me sens fatiguée, et au regret que j'ai de ne pouvoir aller plus loin, se joint celui de ne pouvoir acheter ce tableau pour être utile à l'artiste qui l'a exposé. La demoiselle, obéissante comme le sont toutes les jeunes filles pieuses et bien élevées, reprit le bras de sa mère sans faire d'autres objections ; elles sortirent du salon.

L'artiste avait tout vu, tout entendu ; il lui avait fallu en ce moment sa respectueuse admiration pour ne pas tomber aux pieds de la grande et noble infortunée qui avait la généreuse pudeur de cacher un bienfait et une noble action avec la délicatesse qu'on ne rencontre que dans les âmes bien nées. Certain d'être sur la voie de celle qu'il cherchait depuis si longtemps, le peintre, dont le cœur s'épanouissait de bonheur, suivit les deux Dames avec la plus grande précaution ; il les vit traverser le pont des *Saints-Pères*, et entrer dans la rue du même nom. Arrivées à une maison de modeste apparence, elles entrèrent et disparurent.

Firmin fut bientôt chez le concierge, qui lui apprit que Madame de X. . . était depuis une année locataire dans cette maison ; qu'elle habitait une petite pièce au cinquième avec sa fille, et que ces Dames vivaient du travail de leurs mains.

—Mais, dit Firmin, comment se fait-il qu'elles soient réduites à cette extrémité ? Elles ont dû être riches.

—Il est vrai, dit le concierge, Madame de X. . . était mariée à un haut fonctionnaire sous Louis-Philippe ; mais il est mort peu après la Révolution, et ces Dames se trouvent réduites à cet état de gêne, parce que M. de X. . . n'a rien amassé, comptant sur des héritages qui ne sont pas encore venus.

Le peintre se retira en remerciant le concierge, et en bénissant l'heureuse idée qu'il avait eue. Le lendemain, le tableau qui avait attiré tant de regards au salon n'y était plus. L'artiste l'avait fait transporter chez lui. Il le fait couvrir d'un grand voile, prend ensuite cinquante mille francs de ses économies en billets de banque, dont il fait un paquet qu'il remet entre les mains d'un ami dévoué, auquel il donne ses instructions. C'était jour de tristesse dans la pauvre mansarde ; le travail avait manqué, les provisions étaient épuisées, et point d'autre secours à attendre que l'assistance du Tout-Puissant. Mais cette protection divine, qui ne manque pourtant jamais à l'appel de la vertu indigente, n'apparaissait point encore. Les deux nobles créatures étaient en prière lorsqu'on frappe à la porte ; la jeune fille ouvre et

est fort surprise de voir un Monsieur respectable, suivi d'un commissionnaire.

—N'est-ce pas ici la demeure de Madame de X. . . ? demande le visiteur.

—Oui, Monsieur, c'est ici, dit la jeune fille toute interdite, et voici ma mère qui vous répondra, si vous voulez bien entrer.

—Quel motif, Monsieur me procure l'honneur de votre visite ? dit Madame de X. . .

—Une chose fort simple, Madame, mais très-importante pour un de mes amis, dont je suis le mandataire. Et aussitôt, ouvrant un écrin, il met sous les yeux de Madame de X. . . la bourse et le mouchoir si bien représentés sur le tableau et religieusement conservés par Firmin. Pourriez-vous me dire, Madame, si ces objets ne vous ont point appartenu ?

Madame de X. . . hésite un instant ; mais, comme tous les cœurs honnêtes, elle est entraînée par la vérité.

—Oui, Monsieur, dit-elle, ces objets ont été à moi : un soir je donnai cette bourse à un pauvre enfant qui pleurait et, je perdis le mouchoir.

—Merci, Madame, dit l'ami du peintre, je vous suis bien reconnaissant du noble empressement que vous mettez à satisfaire ma demande. Je suis chargé de rapporter ces *saintes-reliques*, et de vous prier d'accepter en échange ce petit paquet et ce tableau. Pardonnez-moi si je ne reste pas plus longtemps, mais j'ai une anxieuse et bien légitime curiosité à satisfaire. Adieu, Madame, adieu, Mademoiselle.

Le petit paquet étant déposé entre les mains de Madame de X. . . l'étranger partit avec le commissionnaire. La mère et l'enfant se regardaient—doutant si elles étaient bien éveillées. Enfin la jeune fille fait tomber le voile qui recouvrait le tableau. Quel ne fut pas leur étonnement en reconnaissant l'œuvre qui les avait frappées à l'exposition.

Madame de X. . . brise l'enveloppe du paquet qu'elle tenait dans ses mains tremblantes, et aussitôt cinquante billets de mille francs tombent sur ses genoux avec une lettre. Les deux Dames passent de l'étonnement à la stupéfaction. Mais enfin, Madame de X. . . reprenant son calme lut la lettre, qui était ainsi conçue :

“ Madame, pendant dix-sept ans, j'ai cherché l'ange protecteur de mon vieux père et de ma jeunesse, sans être assez heureux pour le découvrir. Une idée m'a été inspirée par celui qui récompense toutes les belles actions ; cette idée m'a réussi. Je vous crois trop grande et trop généreuse pour ne pas m'accorder la seule faveur que j'ambitionne : reprenez, non *votre mouchoir*, non *votre bourse*, précieuses reliques que je veux conserver, mais l'or que vous m'avez si généreusement donné, grossi des intérêts. Ce n'est point un don que je vous fais, c'est une restitution que vous ne pouvez refuser et qui ne me gêne en rien, Dieu ayant béni mon travail. Soyez assez bonne pour m'accorder l'honneur de me présenter chez vous pour venir vous remercier moi-même et vous faire connaître toute la gratitude dont mon cœur est plein pour vous.”

Madame de X. . . reste un instant pensive.

—Eh bien, Maman, dit la jeune fille !

—Eh bien ! mon enfant, j'accepte, dit Madame de X. . . avec un visage plein de majesté. Il y a trop de grandeur et de noblesse dans ce procédé pour refuser. Remercions Dieu, ma fille, en attendant que nous faisons connaître au cœur généreux qui sait si bien prati-